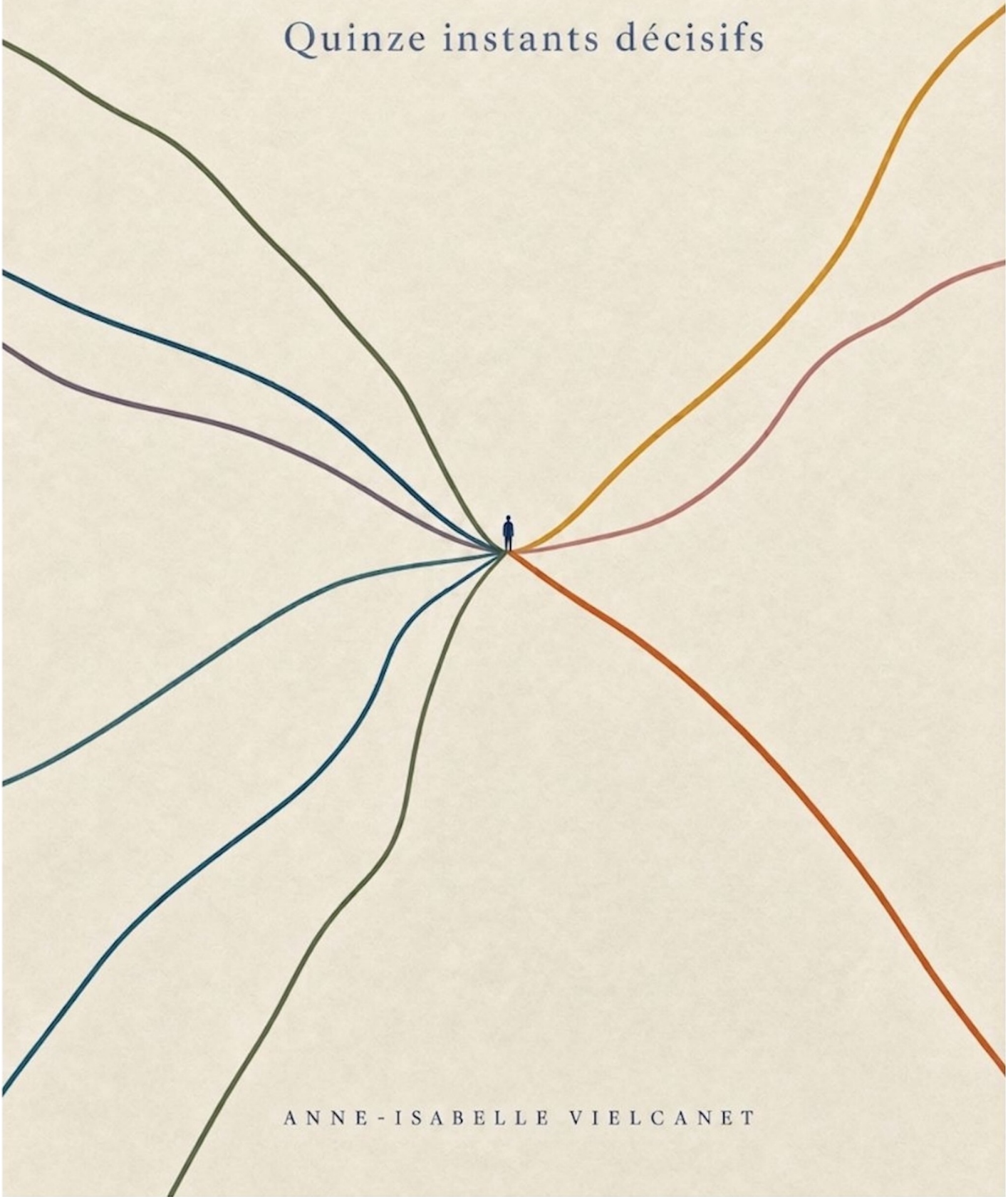
RENCONTRES

Quinze instants décisifs



ANNE-ISABELLE VIELCANET

Anne-Isabelle Vielcanet

Rencontres

Quinze instants décisifs

© Anne-Isabelle Vielcanet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1505-5

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Montamer, le 28 septembre

Ce soir, l’estran est vaste sur la petite plage de Montamer. Des rochers noirs épars couverts d’algues brunes s’étendent à perte de vue. Les derniers rayons du soleil se reflètent dans les flaques d’eau laissées par la marée basse. Des touches de couleur rose orangé brillent dans la pénombre grandissante.

Une femme déambule sur le sable à l’heure où le monde de la nuit s’empare lentement du décor.

Le soleil se couche et Jeanne est venue l’accompagner.

Elle est seule sur cette plage qui, il y a encore quelques semaines, accueillait les derniers estivants. Elle a passé de nombreuses vacances d’été dans l’Île de Ré, presque toutes d’ailleurs. Enfant, elle allait aux Gollandières, la plage du Bois-Plage en Ré et plus tard à Montamer quand ses grands-parents ont déménagé à la Noue. Montamer n’a rien de commun avec la plage des Gollandières qui s’étend sur plus d’un kilomètre et dont les hautes dunes parsemées d’immortelles résistent parfaitement à l’érosion. Ici, c’est une tout autre ambiance, une petite plage aussi étroite que courte, à l’abri des cohortes de vacanciers. De ce côté de l’île, le vent, l’horizon et la mer annoncent l’immensité. De ce côté de l’île, on peut admirer des couchers de soleil à couper le souffle.

De cette petite plage, Anne aimait chaque recoin, la digue sur la droite, le monticule de galets sur la gauche, les quelques dunes qui la bordent, moins hautes qu’avant et les sentiers de marche qui la longent.

Anne fut une enfant joyeuse pleine de vie, riant à gorge déployée quand elle se faisait surprendre par des vagues. Elle passait des heures dans l’eau avec ses cousins et pour le goûter, ils se retrouvaient tous en rond, un morceau de baguette viennoise et une barre de chocolat au lait dans leurs mains sablées salées. La cabine en bois vert foncé était un des repères pour les plus jeunes. L’autre était le grand parasol rayé jaune et blanc patiné par de nombreuses années de grand soleil d’été, installé à côté. Sa grand-mère n’en profitait jamais car elle avait besoin de réchauffer ses os malades. Son grand-père, lui, y dormait à l’ombre entre les sacs de plage, les vêtements accrochés et les jeux éparpillés.

Le week-end, Anne retrouvait ses parents qui travaillaient sur le continent. Ils prenaient le bac pour faire la traversée. Ils n'étaient alors pas moins de quinze à la maison. Elle aimait ces grandes tablées bruyantes, animées et joyeuses.

Ses plus beaux souvenirs sont ici, dans l'Île de Ré.

C'est la première fois qu'elle revient sur cette plage depuis qu'elle est partie, un an jour pour jour aujourd'hui. Elle espère retrouver l'espace d'un instant les sensations du passé, les souvenirs des êtres chers qui ont compté.

Ce qu'elle souhaite aussi, c'est sentir l'immensité qui l'entoure, laisser vagabonder son âme dans ce lieu adoré.

Les étoiles commencent à poindre et la lune à briller. La mer revient, se rapproche. Le doux clapotis de l'eau pourrait la bercer si la fraîcheur des vaguelettes ne la maintenait pas éveillée.

À la lueur de l'astre de la nuit et du ciel étoilé, elle aperçoit sur la digue, à vingt mètres sur sa droite, un homme debout face à la mer. Lui ne l'a pas vue. Il regarde droit devant, immobile.

C'est à la tombée de la nuit que Pierre est venu à pied depuis la rue du Bois Salé. Il a longé la venelle derrière le cimetière et a continué droit devant.

Arrivé à Montamer, il a traversé l'estran et de gros grains de sable compact ont crissé sous ses semelles. Il est monté sur la digue encore découverte. De là, il hume l'air salé, respire à pleins poumons et sourit. Il est venu ce soir goûter l'air marin qu'elle respirait.

Avec elle, c'étaient des rires assurés, des fous rires à en pleurer, un humour qu'eux seuls partageaient. Son mouchoir sur les yeux pour cacher les larmes de joie qui coulaient, ils continuaient de rire et emportaient toute la tablée. Cela pouvait durer, durer. C'était leur façon de communiquer.

Un frisson le parcourt, les souvenirs s'envolent et son sourire disparaît. Il soupire dans le presque noir, un soupir profond et lent. Ses yeux commencent à piquer. Il a froid tout à coup et, les mains dans les poches, se décide à bouger. Il tourne alors la tête et aperçoit une silhouette de femme sur la gauche vers les galets.

Il descend de la digue, intrigué, un voile humide l'empêche de bien la distinguer. À mesure qu'il s'en rapproche, le souffle commence à manquer. On

dirait que c’est elle. Il ne doit pas la rater.

Elle le reconnaît, son allure, la tête baissée et ses pas courts et appuyés. C’est lui, c’est bien lui.

Elle ne veut pas le rater.

Puis, soudain, il disparaît. Plus rien, il s’est évaporé. Elle se retourne, le cherche partout mais plus personne. Et pourtant, elle le sent. Elle se fige un instant et attend.

La mer n’est plus qu’à quelques mètres à présent. Elle s’avance sur les rochers pour plonger les deux mains dans l’eau fraîche comme elle l’a toujours fait. Elle reste un moment, accroupie et quand elle se relève, il est à ses côtés.

Pas tout près mais à une distance suffisante pour qu’elle voie le col de son blouson à gauche à moitié relevé. Son vieux blouson d’un bleu passé et son jean râpé du même bleu délavé que celui de ses yeux. Ils sont remplis de larmes. Il lui sourit.

L’eau sur les joues d’Anne a depuis un an cessé de couler. Elle lui sourit, le plus grand et le plus fort qu’elle peut. Puis elle entend tout au fond d’elle sa voix douce, profonde, chargée de la tristesse qu’elle connaît.

— Anne, Anne, c’est bien toi ?

Il tend son bras, approche sa main. Il voudrait la toucher. Elle vacille sur les rochers. Elle lui tend la main et instantanément, il sent une chaleur d’amour le pénétrer.

Joie ultime, incomparable, inexplicable.

Combien de temps sont-ils restés dans la pénombre ? Combien de temps se sont-ils regardés ? Combien de temps ont-ils pleuré ?

Assurés de leur amour intact, ils promettent de se retrouver chaque année, le 28 septembre, au même endroit, entre la digue et les galets.

À la lueur du jour qui, doucement, reprend sa place, la mer s’est à nouveau retirée.

Sur le sable, Pierre est allongé sur le dos, le sourire inondé de larmes, un bras sur le côté et l’autre sur son ventre, la photo d’Anne dans une main.

Hier soir, Pierre est venu à Montamer, la plage qu’Anne aimait tant.

Hier soir, le temps des étoiles, un père aura pu revoir sa fille qui lui manque tant.

2

Princesse Mononoke

Tu attrapes ton sac à dos, tu le jettes sur ton épaule et claques la porte de ton studio. Dépêche-toi, tu vas rater ton bus et tu seras en retard à la bibliothèque universitaire. Quatre à quatre, tu dévales les trois étages, refermes le lourd portail de l'immeuble et aperçois le bus de 7 h 54 qui s'éloigne. Immobile, tendu, ton casque vissé sur les oreilles, tu ne comprends pas comment tu as réussi à te retrouver ici, à devoir attendre le bus suivant.

L'imprévu, tu ne sais pas le gérer. C'est ta quatrième année de droit et ça ne t'est jamais arrivé de ne pas entendre la sonnerie de ton réveil. Ton bol et ta cuillère du petit-déjeuner sont restés dans l'évier, le paquet de céréales n'a pas été rangé dans le placard en haut à gauche, le tube de dentifrice est resté ouvert et tes chaussures dans l'entrée ne sont pas alignées contre le mur.

Tes habitudes à la peau dure font sourire ton maigre entourage. Exigeant en matière d'intellect et d'humour, seuls trois amis rencontrés en première année ont trouvé grâce à tes yeux. Tu as développé avec Marie, Charlotte et Amaury une relation sincère. Avec les autres, tu composes, un peu, beaucoup. Ces trois-là savent qu'il ne faut pas te déranger le week-end, que tu n'aimes pas les endroits bruyants, que tu n'es jamais partant pour une soirée de dernière minute, que tu es incollable en matière de cinéma, que tu adores jouer aux échecs et que tu voues un culte à Miyazaki et au studio Ghibli ; tes murs sont couverts des affiches de tes films préférés, le Voyage de Chihiro, le Château ambulant et Princesse Mononoke qui occupe un pan entier de ton studio. San, la jeune fille élevée par des loups est ton héroïne. En plus d'être jolie, elle est intelligente, forte, sensible et courageuse.

Enfin le bus arrive, il est bondé. Tu ne retrouves pas la businesswoman toute de noir vêtue, son portable et ses conversations partagées, ni la fille à l'éternelle polaire grise et à l'hygiène douteuse ni surtout ton trou de souris, debout à l'avant, près de la fenêtre. Ta main se crispe sur la barre. Il va falloir t'aventurer dans le fond du bus pour éviter le plus possible d'être collé à tous ces inconnus. Tu te forces alors à jouer des coudes jusqu'au carré du fond. Une place se libère, dans le sens de la marche. Tu as de la chance.

Tu t’assois et là, face à toi, la fille la plus jolie que tu aies jamais vue. Un coup d’œil te permet d’apprécier son nez fin, sa peau pâle et ses grands yeux en amande. Tu remarques immédiatement son bomber japonais en satin bleu et le gros pin’s jaune pâle accroché à la bandoulière de son sac. Dessus, le train sur l’eau dans le Voyage de Chihiro. Tu souris, les yeux tournés vers le carreau.

Le bus redémarre et tes genoux touchent les siens. Gêné, tu lui fais un petit signe de la main pour t’excuser, tu recules comme tu peux tes grandes jambes et y glisses tes mains qui tremblent. Ton souffle est coupé. Son carré court et ses cheveux châtains encadrent un visage que tu n’arrives pas à quitter des yeux.

« Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi, c’est toi… ». La voix douce d’Etienne Daho dans tes oreilles t’emporte dans un tourbillon d’émotions. Tu détournes ton regard mais tu ne peux t’empêcher de revenir sur ses yeux. Tu t’obliges à prendre une profonde inspiration et à fermer les tiens. C’est une situation inconfortable pour toi ; pour la première fois, une fille qui te fait de l’effet se trouve à 50 cm de toi. Des belles filles, tu en vois, au cinéma, dans les magazines, sur les réseaux. Il y en a une en particulier que tu suis mais comme toutes les autres, tu la regardes de loin.

Jusqu’à aujourd’hui, tu as décidé que les filles, ce n’était pas pour tout de suite, tu as des études à terminer dans le haut du peloton et une carrière à réfléchir. Et puis, tu n’as jamais vraiment ressenti d’attirance, fugace parfois, jamais durable ou mémorable.

Tuuuut ! Le bus pile, te projette en avant et tes deux mains atterrissent sur ses genoux. Ton visage tout près du sien, ses deux billes noisette te fixent et le temps s’arrête.

— Pardon !

— C’est rien, répond-elle.

Collé à nouveau au dossier de ton siège, tu es remué. Rien ne va ce matin. Tu sens son regard sur toi. Tu essaies de retrouver ton calme, en vain. Tu es mal à l’aise. Le bus redémarre et les boutiques du boulevard Saint-Germain défilent. Tu vas bientôt arriver, tu vas pouvoir respirer. En même temps, ce que tu ressens là, maintenant, c’est vertigineux. Tu n’as pas envie que ça s’arrête.

Tu crois que tu lui plais avec ton air un brin hautain ? Bien conscient d’habitude que ton visage d’ange, ta chevelure blond foncé coiffée en arrière et

tes attaches fines font souvent mouche auprès des filles, là, tu ne sais plus rien, tu doutes. C'est la première fois que tu te retrouves aussi près d'une fille qui te plaît.

Là, tout de suite, tu as chaud, tes mains sont moites, une boule dans ton ventre est en train de s'installer et l'excitation en train de monter. Oh non ! Et ce feu qui est long, long. Tu montes le volume, colles ta tête au carreau et tentes de fuir dans la musique. « Je ne peux plus me réveiller, rien à faire, sans toi la vie est devenue…un enfer… »

Tout à coup, tu sens une main sur ton genou. Tu te redresses et tu vois son grand sourire. Tu trouves qu'elle n'est pas que jolie, elle est envoûtante.

« Tu es étudiant dans le quartier ? »

Fébrile, tu dégages une oreille de ton casque. « Pardon ? »

Tu ne sais dire que ça ce matin, tu pourrais faire mieux ! Ton vocabulaire pourtant large et soutenu est réduit comme peau de chagrin. Tu perds tes moyens et ça n'est pas dans tes habitudes. Toujours droit dans les rails que tu t'es fixés, toujours un coup voire deux d'avance, tu sais que là tu es en train de faire une sortie de route.

Tu as peut-être une chance, tu dois la saisir ! Tu n'as pas essayé de la draguer comme un mec lambda bien lourd, tu l'as regardée, subtilement, alors, tu attends quoi pour lui répondre ?

Tu n'en as pas le temps. Elle enchaîne avec un « Tu peux me donner ton numéro, enfin si tu veux bien ? »

Charmé par sa voix douce et profonde à la fois, tu enlèves ton casque, tu prends le portable qu'elle te tend et tu y entres ton numéro. Tu as frôlé ses doigts fins, magique. Tu as senti son parfum délicat, vibrant. Tu la regardes, ses yeux parlent à ton cœur.

« C'est ici qu'je descends ! » Descartes, bien sûr. Tu l'aurais évidemment remarquée si tu l'avais croisée à la Sorbonne.

Tu la suis des yeux et tu restes scotché à ton siège quand tu aperçois, au dos de son sukajan une énorme tête de louve blanche brodée. Tu crois rêver.

Dans son téléphone, tu as vu qu'elle t'avait enregistré comme « le beau gosse aux Onitsuka jaunes ». Tu souris largement.

Perdu dans tes pensées, tu te lèves au dernier moment, tu as failli rater ton